

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 38 (1900)

Heft: 39

Artikel: Oeil-Sincère : (un pulléran chez les Peaux-Rouges) : II

Autor: V.F.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198352>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

s'étaient risqués sur des vélocipèdes peu après l'invention de ces machines à silhouettes incohérentes; j'en ai connu un qui avait déposé son instrument dans la dernière maison de la petite ville qu'il habitait et qui n'osait l'enfourcher que bien loin des regards de ses paroissiens. Telle était la mauvaise réputation du nouveau véhicule que le directeur d'une revue protestante essaya de faire supprimer le vélocipède d'un pasteur dans certaine nouvelle où précisément l'auteur l'avait introduite avec une idée de réhabilitation.

Il faut croire que les esprits subirent une révolution en même temps que les bicyclettes eux-mêmes, car lorsque les bicyclettes firent leur apparition de tous côtés, les pasteurs en adoptèrent l'usage et l'on vit dans les journaux religieux protestants les annonces de l'*Association vélocipédique pastorale*. Aujourd'hui, cette association figure dans l'*Agenda* de M. Gambier aux *Œuvres pastorales* et personne n'a l'idée de s'en montrer offusqué.

S'il existait cependant quelque part un esprit mal fait et grincheux, boudant encore la bicyclette du pasteur, on trouverait aisément à lui présenter des arguments en faveur de celle-ci. Grâce à elle, que de disséminés autrefois ignorés et comme perdus pour nous sont visités, encouragés, rattachés au protestantisme! Que d'œuvres d'évangélisation ont reçu une impulsion nouvelle ou sont devenues possibles depuis qu'un même homme peut faire deux ou trois cultes dans la même journée et multiplier les réunions de toutes sortes. Il y aurait une bien jolie et instructive étude à faire sous ce titre qui aurait jadis fait pousser les hauts cris: *Evangile et Cyclisme*.

Avec la bicyclette, nouvelle et plus radicale transformation du costume. Quelle figure ferait sur une machine un homme en redingote et en haut de forme? Le veston, le chapeau de feutre ou de paille se sont imposés.

Mais là devraient, me semble-t-il, s'arrêter les innovations. Le pasteur ne peut pas, ne doit pas « faire du sport », comme on dit en langue moderne. Il a besoin de gagner en peu de temps certains points où les lignes ferrées ne le mèneraient pas, et puis, l'achat de sa bicyclette ayant creusé un trou dans ses finances, il désire économiser le prix des billets de chemin de fer le plus souvent possible: rien n'est plus naturel, mais les prouesses diverses, les *records* de vitesse ne sont point du tout son affaire. Sa tenue doit rester en rapport avec l'usage modéré qu'il fait de sa machine: pas plus que le médecin ou le magistrat, il n'adoptera les *complets* de couleur khaki, les chapeaux de brigands calabrais ou le débraillés des chemises multicolores.

L'uniforme trop accentué d'autrefois a disparu, mais pourquoi le pasteur aspirerait-il à ne pas avoir l'air de ce qu'il est? Lui, qui doit être un missionnaire, un apôtre, un conducteur d'hommes, ne doit pas souhaiter d'être pris pour un artiste ou un commis-voyageur.

Peu importent après tout les minuties du costume: l'air « pasteur », bien loin de tenir à la coupe ou à la couleur des vêtements, doit résider dans l'ensemble de la personne, dans l'expression du visage. Que la physionomie révèle un homme grave et bon, modeste avec dignité, un homme, qui résolument veut s'éloigner de tout ce qui le séparerait de son Chef, il aura peut-être un air à part, mais cet air même le fera respecter.

ELIANTHE.
(*Le Signal*, de Paris.)

Œil-Sincère.

(*Un Pulliéranc chez les Peaux-Rouges.*)

II

Lorsqu'il eut bourré sa pipe et choqué son verre contre les nôtres, le bon Pulliéranc commença ainsi son histoire:

C'était en 1863. J'avais dix-neuf ans, la belle carabine de mon père et quatre cents francs. « Tu ne fais pas grand'chose à Lausanne, pas plus qu'à Pully, il te faut partir pour l'Amérique, » me dis-je. Et je pris le train pour le Havre. Un navire à destination de New-York devait lever l'ancre le lendemain de mon arrivée. J'y retins une place, et, pour pouvoir faire la traversée à un prix modique, j'offris mes services au capitaine comme garçon à tout faire. Il voulut bien les accepter.

Nous quittâmes les côtes de France un jeudi, à 8 h. 20 du matin. La mer était calme et le demeura jusqu'à notre débarquement à New-York. Là, sur le conseil du capitaine, qui savait mon désir d'aller chez les Indiens, je montai à bord d'un autre vapeur, un « stamebo-atte » (steam-boat), qui longea la côte au sud et me conduisit à une ville dont je n'ai jamais pu retenir le nom. C'était une assez grande cité, mais d'un aspect misérable. Les maisons, ou plutôt les huttes, s'y ressemblaient toutes. Elles ne se composaient que d'un rez-de-chaussée, et à travers les larges fentes de leurs parois de planches, on en voyait l'intérieur. Les habitants parlaient l'espagnol, mais comprenaient fort bien le français. Dans une sorte de bazar, je fis emplette de trois revolvers, de capsules, de plomb, d'un moule à balles, de trois miches de pain et de deux tommes de chevêtre, plus sèches que celles de chez nous, mais en revanche bien plus grandes. Outre ma carabine et mes pistolets, j'avais comme armes une espèce de poignard et un couteau de boucher.

Ainsi équipé, je demandai à un passant la route conduisant chez les Comanches (j'avais un faible pour ces Indiens-là). Le passant me répondit: « Pour aller chez les Comanches, prenez à gauche. »

En sortant de la ville, je me trouvais tout d'un coup dans une prairie qui s'étendait à perte de vue. J'y marchai pendant six jours sans faire de rencontre fâcheuse, vivant du produit de ma chasse, car les oiseaux étaient moins rares que les êtres humains. Le septième jour, au matin, mon oreille déjà exercée aux moindres bruits fut frappée par des gémissements qui semblaient s'affaiblir de plus en plus. J'écartais les herbes et j'aperçus, à quelques pas de moi, gisant dans une mare de sang, un Indien qui avait l'air de souffrir beaucoup. Son bras droit, qu'il soutenait de sa main gauche, était entaillé d'une profonde blessure.

Mon approche, il poussa un hurlement rauque et fixa sur moi des yeux pleins de menaces. Je lui fis comprendre par signes que je ne lui voulais aucun mal; il parut se radoucir. Je pris son bras saignant et le pansai de mon mieux, puis je lui offris ma gourde, encore aux trois quarts pleine de kirsch de Chamblaines; mais il ne fit aucun mouvement pour la saisir; il était à bout de forces. Alors, je lui mis le goulot aux lèvres, et comme il serrait les dents comme les pinces d'un étau, je dus lui ouvrir la bouche en faisant « aigre » avec la lame de mon couteau de boucher. Au contact de la liqueur, sa langue se délia et il prononça d'une voix douce des sons qui étaient sans doute des mots de remerciements.

— Veux-tu manger un morceau, mon brave? que je lui demandai avec une mimique significative. Pour moi, je m'en vais faire les « dix heures ». —

Lorsqu'il me vit mordre dans mon pain et ma tomme, il me fit comprendre qu'il partagerait tout de même mon frugal repas. Je sus plus tard que les Indiens n'acceptent jamais de s'asseoir à la table d'un étranger avant que l'amphytrion ait avalé les premières bouchées, de peur qu'il ne leur offre des mets empoisonnés.

Restaurés tous deux, nous nous mîmes en route, lui s'appuyant à mon bras. Il me montra de faibles éminences boisées qui s'élevaient à quelques lieues devant nous. Je compris qu'il habitait de ce côté-là. Nous y arrivâmes vers les trois heures de l'après-midi. Une immense forêt se présentait à notre gauche. L'Indien fit entendre un sifflement aigu et s'arrêta. Aussitôt sortirent de la forêt, venant à nous par rang de grandeur, de tout petits enfants peaux-rouges, puis de plus grands, puis des jeunes filles, des femmes, des hommes, toute une tribu enfin. Les hommes étaient armés d'arcs et de haches et s'avancèrent en brandissant ces armes d'un air peu pacifique; mais mon compagnon leur ayant dit deux mots, ils prirent une mine moins terrible et nous accompagnèrent à leur village.

Nous traversions une forêt magnifique dont les arbres dégagiaient de ces odeurs pénétrantes comme on en respire chez les coiffeurs-parfumeurs. Toute

sorte d'oiseaux au plumage éclatant chantaient sur nos têtes. Au bout d'une demi-heure, nous fûmes au village des peaux-rouges. On me mena chez Tanapa, le grand-chef de la tribu. En dépit de son regard d'oiseau de proie, il m'accueillit avec bonté. Il avait deviné en moi un ami des Indiens. On lui fit le récit de ma rencontre avec le blessé. Toute la tribu nous entoura. Je demandai si j'étais bien arrivé chez les Comanches; mais aucun ne pouvait me comprendre. Cependant, à un signe de Tanapa, deux guerriers s'éloignèrent et, au bout de quelques instants, il revint en compagnie d'un grand diable qui baragouinait quelque peu le français. Il s'appelait le Loup-Rouge.

— Mon frère le visage pâle venir ici pourquoi? me demanda-t-il.

— Pour vivre avec vous, si je suis chez les Comanches.

— Oui, toi être chez les fiers Comanches.

— Ca me fait bien plaisir; mais j'ai soif...

On me donna alors du « mécal ». C'est ainsi qu'ils appellent le vin. Ils le conservent dans des fosses au milieu de leurs cabanes.

Tandis que je buvais à leur santé, douze robustes gaillards, obéissant à un nouveau geste de Tanapa, s'étaient éclipsés dans la forêt. Une heure et demie plus tard, ils revinrent avec un chargement de « fourrons ». Alors le grand-chef dessina avec sa lance, comme on l'aurait fait au moyen d'un compas, un cercle parfait sur le sol, et les douzé peaux-rouges se mirent à planter leurs fourrons sur ce rond. Ils bâtiassent une hutte à l'intention d'Œil-Sincère (Œil-Sincère c'était mon nom chez les Comanches).

Durant leur travail, le reste de la tribu continuait à m'entourer et à me contempler. Une jeune fille surtout ne pouvait détacher ses regards de ma personne. C'était une Indienne superbe, à la démarche noble, aux yeux doux et profonds. Les bracelets et les colliers de pierres précieuses dont elle était parée disaient assez qu'elle n'était pas la première venue. Je sus bientôt que Tanapa était son père et qu'elle s'appelait Honolula ou la Reine-des-prairies. Nos regards se croisèrent et nous comprîmes aussitôt que nous étions faits l'un pour l'autre, mais que nous devions tenir notre amour caché, à cause des jaloux. Elle avait dix-huit ans, juste un an de moins que moi.

Le lendemain, après avoir passé une bonne nuit dans ma case toute neuve, j'allai seul à la chasse. Le premier animal que je tirai fut un tigre énorme. Je le dépeçai et mis sa fourrure sur mon épaulé. Un peu plus loin, je tuai un ours, dont je pris, outre la peau, une grande partie de la viande. Trois quarts d'heure plus tard, j'eus la chance d'attraper deux oies sauvages et trois castors. Je les attachai à ma ceinture et, jugeant ma chasse suffisante pour un début, je rentrai au village.

La nuit tombait lorsque j'arrivai à ma cabane, une belle nuit de pleine lune. Après avoir bu quelques gorgées de mécal, je me mis à nettoyer ma carabine. Tout à coup, par la porte grande ouverte, je vis une forme comme une gazelle qui sautillait à travers la place déserte du village, s'arrêtant parfois, puis repartant par brusques bonds. C'était Honolula qui venait à moi et qui avait pris cette singulière allure pour ne pas être reconnue.

Dès qu'elle fut dans ma cabane, elle sauta à mon cou:

— Mon frère le visage pâle, m'aime-t-il?

— Oh! oui, Honolula, je t'aime bien.

— Je t'aimerai toujours, Œil-Sincère.

— Moi aussi, Honolula, toujours je t'aimerai, je te le promets.

Et nous nous aimâmes tout le temps que je demeurai chez les Comanches, mais jamais en le faisant voir, parce qu'avec les jalouses, il y avait encore des histoires de politique.

Un jour, Honolula faillit ne plus me revoir. J'étais à la chasse dans un taillis lorsque je me sentis lancé à la hauteur d'un troisième étage, puis emprisonné dans un étroit canal froid comme une cage et où je pouvais à peine remuer les bras. « C'est un serpent boa qui t'a avalé, Œil-Sincère, que je me dis; mais il ne te digérera pas ». Et, après mille efforts, ayant pu tirer mon couteau de ma ceinture et l'ayant élevé à la hauteur de ma tête, au risque de me couper le nez, car je n'avais pas trop de place, je réussis à crever la peau du monstre et à sortir de son estomac. Ce diable de serpent mesurait quarante-cinq mètres de long. J'étais couvert de sa bave. A la chaleur du soleil elle se sécha vite

et, quand j'eus tapoté mes vêtements, elle s'éparilla dans l'air en minces fragments semblables à une nuée de petits papillons blancs.

Dès lors, il ne m'arriva plus de mauvaise aventure. Je passai dix ans chez les bons Comanches, dont j'étais devenu le premier personnage après le grand-chef. On me consultait pour toutes les difficultés. J'étais en quelque sorte leur juge de paix; je tranchais les différends. Je leur donnai de bons conseils et les engageai à estimer le mescal, mais à n'en pas abuser. Peut-être aurais-je fini par être appelé à la tête de la tribu, si une lettre du pays, que m'apporta un Vaudois nommé Cuendet, qui était dans une tribu voisine, ne m'avait pas annoncé que ma famille me réclamait immédiatement.

Je dus me séparer des Comanches que mon départ attristait fort. Ils m'accompagnèrent trente heures durant. Honolulu elle-même chevauchait à côté de moi, me conjurant de rester et me promettant une belle surprise.

De retour à Lausanne, je me dis que cette surprise ne devait être rien moins qu'une mine d'or et je regrettai de n'avoir pas écouté Honolulu.

Son histoire achevée, Oeil-Sincère vida son verre de mescal vaudois et prit congé de nous.

V. F.

Coumeint on pâssé la Bérésina.

La guerra dão Transvat n'est onco rein quand on sondz à cllião qu'einmourdizivè lo vilho Napoléon.

Vo sédès prão que du tot temps lè Suisses ont étâ dâi tot crâno sordâ que ti lè z'eimpereu reluquâvant et dza du grantein lè noutro ont zu lo diabllio dè s'einròlâ po la France.

Adon, quand lo petit Caporat fe impereu, sè fe refèrè pè lè cantons on convegneint coumeint quiet on dévessai l'ai fourni ti lè z'ans on contingent dè seize mille hommo ein recompeinsa dão coup dè man que l'avâi bailli à la Suisse on part d'ans ein dévant. Cé contingent, que fasâi quattro régimeints, dévessai adé êtrè à compliet sein ein manquâ ioh, d'ailleu, y'avâi per tsi no on moué dè recruteu, bin pain, qu'einròlavan tot cé mondo.

Ein doze, Napoléon, qu'avâi dza met tota l'Urope sein dessus dezo avoué sè guierres, étai zu, coumeint vo sédès, tserksi rogne ài Russes, kâ n'êtâ pas content se n'einmourdizivè pas 'na niéze; adon quand l'eut zu passâ totâs lè z'Allemagnès avoué sè bataillons, mâ fai l'est arrevâ per lé ein hivai, que fasâi 'na frai dão tonaire et dâi cramenès dão dianstro; cllião pourro sordâ qu'êtiont tot einmourtis sezivânt ein route et lè z'ambulances étiont eintsatellaïs d'hommo dzalâ.

Ne l'ai fasâi pas galé, allâ pi! Mâ lo pe terriblio, l'est quand l'a du battre ein retrête et passâ la Bérésina (on gros rio que câolè pè lè âtre), onna bouna eimpartia dè sè z'hommo ont étâ fottus, entraînâ dein cé rio permî la giliaça qu'avâi crêvâ, et, dè bio savâi avoué lè z'hommo, lè tsévaux, lè picès d'artilleri, tot lo bataclan a étâ niyi assebin, que cein a étâ 'na catastrophe coumeint on n'avâi onco jamé vu, ni oû dévezâ.

A cllia Bérésina, lè noutro l'ai étiont avoué lè canaris dè Nâotsati, qu'on lão desâi dinse pace que lão bataillon aviont dâi vestès dzaumo, et cllião dão Valâ, qu'aviont, coumeint cllião dão canton dè Vaud, l'habit rodzo, lè tsaucess bâllants et dâi chacots asse gros què 'na seille à campouâta. Coumeint vo peinsâ, noutrès sordâ n'êtiont pas à noce per lé et se y'ein a on part que sont revègnus pè châtre, y'ein a bin on part dè mille que l'ai ont passâ l'arme à gautse.

On bon vilho dè per tsi no, et qu'avâi étâ à cllia Bérésina, racontâvè dein lo temps dâi vesins devant la fordze, quinnes misères l'aviont zu per lé, la frai que l'ai fasâi et quinna débeindaïe cein avâi fé quand l'aviont cheintu lè Russes à lão trossés; adon coumeint c'eilho sordâ étai assebin on tot bon po ein derè,

desâi on iadzo à cauquiès taborniò que l'attiu-tâvant contâ l'affèrè:

« Quand n'ein passâ la Bérésina, mè z'amis, y'été lo tot derrai po cein que y'avé dâi z'eindzaliriss à n'on pi et que clliotsivè on bocon. Tot d'on coup, vouaïque on Cosaque que mè tracé dessus et d'on coup de sabro mè fratsè la tita : la ramasso perquie bas et mè remetto ein route ein la tegneint à la man pè la tignasse; mâ arrevâ devant la Bérésina, ti lè z'autro étiont dza via et faillai po lè redjeindrè passâ lo río à la nadze. Coumeint férè po nadzi ein tegneint sa tita dè 'na man? pas mèche! Adon mè vint on idée: y'è prâi ma tita avoué mè deints ein la moozeint pé on n'orohiè et dinse mè gravâvè pas po nadzi à me n'êze! Vouaïque cein que y'è fé à la Bérésina! » C'étai on tot crâno sordâ, n'est-te pas? **

Les animaux rient-ils ?

Si nous en croyons l'*Almanach Vermot*, cette question est très controversée; les dissertations des savants de tous les pays ne sont nullement concluantes. Les Américains prétendent que le singe se tord de rire quand il a réussi à jouer un tour de sa façon. Les Anglais soutiennent que le coq de bruyère se roule de plaisir quand il a réussi à éloigner le chasseur de sa couvée; la perdrix ferait de même. En Russie, le zibeline pousse des petits cris de joie en découvrant ses fines dents blanches, lorsqu'elle a entraîné ses traqueurs parmi les loups.

Il n'y a là que des manifestations apparentes de plaisir. Mais le rire, qui est le propre de l'homme, le serait-il aussi des animaux? Nous répondrons oui, et nous allons le prouver.

Un jour de l'été dernier, un bon vieillard conduisait deux bœufs trainant une herse sur un champ labouré; en tournant au bout du champ, la chaîne tomba, et la herse restant sur place, les bœufs continuèrent à suivre leur conducteur; au moment où l'attelage, allégé de son fardeau, arrivait de faire son tour, nous pouvions affirmer que les bœufs avaient sur leur face de bêtes tous les symptômes d'un bon gros rire; ils ouvraient désmesurément la bouche; de leurs gros yeux ronds, entourés de plis significatifs, descendaient des larmes, comme celles qu'on observe chez les humains atteints d'un fou rire. Dernièrement, enfin, un agriculteur de la contrée avait attelé un âne à un char de fumier, mais il avait oublié de mettre en place le crochet qui lie les attelles à l'ouverture du collier; il prend le licol en main, laisse passer un autre char du village, puis part tout en devisant avec le charretier qui le devançait.

Au bout d'un instant, l'homme se retourna... tableau: l'âne était là tout nu, sans collier et sans char; l'animal avait un air qui surprit son maître. Celui-ci crut remarquer en son âne un air narquois. « Ah! tu veux rire, me faire un affront pareil et encore te moquer de moi? c'est un peu fort! » Et flin, fla, voilà pour apprendre aux ânes à rire.

Le Bon Messager. — Cet almanach, toujours si soigné, de MM. G. Bridel et Cie, vient de paraître. Sa jolie couverture illustrée attire agréablement les regards. Dans son texte, des articles instructifs et intéressants, de nombreux renseignements utiles; le tout accompagné de belles gravures. Comme chaque année, cette jolie publication, qui a atteint sa soixante-douzième année, sera accueillie avec empressement par ses nombreux et fidèles lecteurs.

Recettes.

Pour faciliter le lavage du linge. — On met le soir, dans l'eau où trempe la lessive, une demi-tasse de benzine. On répète cette dose le lendemain matin avant de faire cuire le linge. Pour laver la lessive, on n'a qu'à frotter légèrement et sans se

bouillanter les doigts pour faire disparaître toute la saleté. On gagne du temps, on épargne du savon et la lessive devient superbe. (Science pratique.)

Blanchissement des lainages. — Méllez à une certaine quantité d'eau froide, une quantité égale d'eau de savon bouillante faite avec 60 ou 80 grammes de savon pour quatre litres d'eau, bien dissous et bouillis. Dans ce mélange, faites tremper un peu et lavez, en frottant le plus doucement possible, pour ne pas faire *grigner* le tissus. Rincez à l'eau claire, abondante, tordez et faites sécher à l'air libre. Séchés au feu les lainages durcissent.

Gâteau d'amandes. — Prenez farine, beurre, sucre et trois œufs que vous mêlez blanc et jaune avec trois onces d'amandes douces et un zeste de citron; pilez le tout dans un mortier pour en faire une pâte que vous mettrez dans une tourtière enduite de beurre frais; faites cuire à petit feu; servez chaud ou froid à volonté, après avoir saupoudré de sucre.

Boutades.

Nos bons domestiques.

Baptiste en est à son troisième bibelot brisé depuis huit jours qu'il est entré au service de M. de B...

— Quel fichu maladroit vous êtes! lui dit son nouveau maître. Chez qui serviez-vous donc avant d'entrer chez moi?

— Chez un magistrat à la Cour d'appel.

— Ne serait-ce pas plutôt à la Cour de cassation?

En correctionnelle:

— Vous n'avez pas de moyens d'existence...

— Pardon, mon président, j'ai de quoi vivre, dit le prévenu en sortant de sa poche un harren saur qu'il montre au tribunal d'un air triomphant.

Un député profite des vacances pour s'exercer chez lui à prononcer un discours.

Son chien, peu sensible à l'art oratoire, grogne et hurle; si bien que le député ordonne à son domestique de le jeter dehors:

— J'obéis à monsieur, répond le domestique; mais, franchement, c'est monsieur qui a commencé.

— Ayez pitié d'une pauvre aveugle chargée de famille.

— Combien avez-vous d'enfants? demande une jeune femme émue.

— Je ne peux pas vous dire, madame, je n'y vois pas.

Un ouvrier est appelé pour faire quelques réparations urgentes dans un appartement. La maîtresse de la maison, qui a de la méfiance, sonne sa femme de chambre et lui dit tout haut:

— Françoise, emportez d'ici mon coffre à bijoux et serrez-le dans la chambre à côté.

L'ouvrier retire aussitôt de son gilet sa montre et sa chaîne et les remettant à son apprenti:

— Pierre, lui dit-il, va porter ça chez le patron, il paraît que la maison n'est pas sûre!

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

ÉTUDES DE MATHÉMATIQUES D'AARAU pour écoles.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit: « Les Pilules hémato-génées du docteur Vindevogel m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.